L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 8 FEVRIER 1892. 65ème Année

Dufour & Dounet. Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 8 FEVRIER 1892.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Baumgarden & Friedrichs, au bureau No 58 rue Commune—Meubles de bureau et installations.

Le Centenaire de la République française.

Entre les deux dates du 10 août et du 22 septembre, qui ont été proposées pour la célébration d'une fête nationale en cette année 1892, le choix de la commission et de la Chambre est tout fait, le choix de l'opinion aussi, sans aucun doute. La révolution du 10 Août, la prise des Tuileries et l'abolition effective de la royauté se sont accomplies avec une extrême facilité, il est vrai; mais cette journée n'en a pas moins été marquée par des incidents de guerre civile et elle a conservé un caractère sur lequel il n'y a pas unanimité d'opinion, comme on le voit par les discussions mêmes qui sont engagées aujourd'hui. Or tout est là. Ne faut-il pas—dit la *République française*—qu'il y ait, avant tout, pour une fête nationale, unanimité d'opinion, ou, tout au moins, une telle généralité qu'elle équivaut presque à l'unanimité?

Le 14 Juillet restera toujours notre fête nationale par excellence, celle qu'on célébrera chaque année; cette date rappelle bien, comme le 10 Août, des actes que l'on peut qualifier de guerre civile, mais l'opinion s'est faite et consolidée sur les événements du 14 Juillet avec une telle unanimité, qu'elle n'est pas seulement nationale, mais universelle. Or, comme nous le disons, tout est là et voilà la première condition d'une fête publique.

Toute proportion gardée, le 22 Septembre, qui rappelle l'avénement légal de la République et les premières victoires du patriotisme contre la coalition étrangère, se présente à nos yeux avec le même caractère. Tous les Français qui sont d'accord pour célébrer la journée du 14 Juillet, ce commencement d'une ère nouvelle dans l'histoire du monde, tous les républicains et tous les patriotes peuvent être également d'accord pour célébrer le centenaire du 22 Septembre, le centenaire de la République proclamée et reconnue et, en même temps, le centenaire de notre victoire de Valmy.

On a hésité entre le 21 et le 22 septembre: c'est le 21 que la convention s'est réunie, qu'elle a décrété l'abolition de la royauté, dans l'enthousiasme de la victoire de Valmy remportée le 20; c'est le 21 que Michelet nous avait appris à célébrer dans notre souvenir comme la grande date historique; mais c'est le 22 septembre que le nom de la République a été pour la première fois inscrit dans nos lois, et c'est ce jour-là qu'ont proposé les auteurs du projet soumis actuellement à la Chambre des députés. M. Sigismond Lacroix, dans le *Radical*, donne un autre argument en faveur du 22. Le conseil des Cinq Cents vota le 15 août 1796 que "la fondation de la République française serait fêtée dans toutes les communes de la République le 1er vendémiaire". Or le 1er vendémiaire correspondait, pour l'année 1792, au 22 septembre. C'est donc le 22 septembre que les législateurs de l'an IV entendaient célébrer la date de la fondation de la République. Ces motifs et ce précédent — car un précédent est toujours une puissance avec laquelle il faut compter — suffisent amplement à fixer le choix de la Chambre et l'on peut dire que dès aujourd'hui le 22 a gain de cause.

Nous aurons donc cette année deux grandes fêtes nationales: le 14 Juillet et le 22 Septembre. Nous souhaitons que l'une ne fasse pas tort à l'autre, comme le disait le savetier de La Fontaine qui se plaignait du nombre des saints en l'honneur desquels il chômait. Nous avons bien le moyen de nous payer deux chômages cette année pour la République et pour la Révolution française. Mais il est bien certain aussi que, dans leur concours ordinaire, chacune de nos années ne comporte qu'une fête nationale, et que, si l'on en fait plusieurs, une seule a ce caractère et cette signification. Notre fête nationale annuelle et perpétuelle est le 14 Juillet: elle ne sera supplantée par aucune autre, elle conservera son caractère unique et hors de pair, consacrée non seulement par l'opinion de la France, mais par l'opinion du monde.

Au tribunal correctionnel:

Le président.—Comment, accusé! vous sortez de prison, il y a trois jours, et vous voici une fois encore devant le tribunal.

L'accusé.—Mon président, je sais qu'on n'a que la semaine pour les visites de digestion.

Absolument historique:

Une bonne, qui s'est piquée avec la pointe d'une fourchette paraît très inquiète.

—Songez donc, madame, dit-elle à sa maîtresse, si c'était du Ruolz, ça pourrait s'enflammer, s'envenimer.

—Rassurez-vous, mon enfant, ce n'est pas du Ruolz, c'est de l'argenterie.

—Vous en êtes bien sûre?

—J'en suis certaine.

Le lendemain, argenterie et bonne avaient filé par le premier train!

Dictionnaire de Charenton:

Oculiste.—Le seul homme à qui le doigt dans l'œil réussisse.

En province, sur le cours.
Deux vieux bourgeois causent.

—Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il y a bien longtemps qu'un crime n'est venu donner un peu de vie à notre sous-préfecture!

M. Calino, en visite de jour de l'an.

—Madame, je vous souhaite tout ce que vous pouvez désirer, un beau bébé pour 1892.

—Merci, mais je crains que votre souhait ne se réalise pas, voilà dix ans qu'on me le fait en vain. Dans notre famille, hélas! nous ne brillons pas par la fécondité.

—Votre mère n'a donc pas eu d'enfants?

La dame regarde encore M. Calino.

Au cours d'une conversation, le cantinier Lafosse a lâché cette vérité, à laquelle on n'en voudrait de retrancher quoi que ce soit:

"Il est certain que les morts d'aujourd'hui ne peuvent pas apprécier les vivants d'hier!"

—Allons donc!

Le critique Machin déteste le peintre Chose. Il ne lui trouve aucun talent, et le dit, et l'écrit, toutes les fois qu'il en trouve l'occasion.

—Cependant, objectait un camarade de l'artiste, vous êtes bien obligé de reconnaître que ce pauvre Chose est un bon garçon....

—Bon garçon tant que vous voudrez, riposta le grincheux, je vous l'accorde volontiers; mais je ne peux pas le voir... en peinture.

Une bonne naïveté, extraite d'un appel adressé au public, en vue d'une souscription pour élever une statue à Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche:

"Ce héros, à cheval sur deux siècles, fut un des créateurs de l'infanterie française."

À cheval sur deux siècles, mâtin! Quelle équitation! quelle équitation! pour un commandant de fantassins, surtout.

FEUILLETON.

AMOUR —DE— JEUNE FILLE.

—PAR—

Mme PAULINE CARO.

DERNIÈRE PARTIE.

(Suite.)

—Qu'est-ce que cela!... s'écria-t-elle, quand le saisissement lui permit de parler. D'où sors-tu?.... Est-ce que tu cours les grands chemins comme une demoiselle d'aventure, à présent?...... As-tu fait un héritage, pour jeter ton argent sur les routes?.... Enfin, réponds: Qu'est-ce que ça veut dire?.... On n'arrive pas ainsi chez les gens,.... comme un coup de vent,.... sans les avertir.

Lise pleurait sur son épaule, sans répondre; elle s'était attendue à cet accueil et n'en était pas troublée.... Elle savait que, malgré ces bourrades, un cœur vraiment maternel battait contre le sien; ses sanglots ressemblaient à des spasmes; tout son pauvre être nerveux et frêle, surexcité par des émotions trop violentes, se détendait maintenant sans pouvoir se reprendre. Mme Werner, effrayée, la fit étendre sur une chaise longue, et, à force de soins assidus, parvint à ramener un peu de calme. Mais toutes les angoisses, le chagrin, les fatigues de la dernière nuit avaient marqué leur empreinte, et l'altération des traits était inconcevable. M. et Mme Werner n'osaient l'interroger, tant ils la sentaient ébranlée. Cependant, quand un sourire effleura ses lèvres pâlies, Mme Werner n'y put tenir.

—A quelle heure es-tu partie? Voyons! As-tu seulement déjeuné?.... Non, n'est-ce pas? Quand on est folle, on ne l'est pas à demi.

Quelques cuillerées de bouillon et un peu de vin d'Espagne ranimèrent Lise assez pour qu'elle pût raconter les incidents de la veille et les causes de sa subite arrivée.

—Et maintenant, ajouta Lise, il me reste à vous demander votre aide, pour chercher un asile.... une maison religieuse où je puisse me trouver en sûreté et vivre ignorée.

—Un couvent?.... pour toi?.... s'écria impétueusement Mme Werner; y songes-tu? Tu n'as pas plus la vocation que moi, ma pauvre petite!

—Je le sais bien, répondit Lise avec un faible sourire,.... mais du moins,.... je me reposerai,.... je suis si lasse.

—Voyons! voyons!.... Ne faisons pas de folies, reprit la vieille dame, toute chagrine.... Prenons le temps de la réflexion.... Tu vas commencer par rester ici avec nous, tant que nous y serons.... Après cela,.... on verra.

XXI.

Lise connut l'ineffable douceur d'une vie sans secousses ni terreurs; elle put s'endormir le soir sans épouvante, se réveiller sans désespoir. Elle se sentait entourée, protégée, et ne voulait pas penser à l'avenir. Trois mois passèrent vite dans le délice de cette paix inaccoutumée, puis, M. et Mme Werner, fatigués de Paris, de la table d'hôte et des installations d'hôtel, se préparèrent à retourner chez eux. Lise ne pouvait les suivre. Il fut décidé qu'elle prendrait pension chez miss Ellen Townwatt, qui habitait avec sa mère un petit appartement, dans les combles d'une maison de la rue de Babylone.

"Me voici installée, chère Nicole, écrivait-elle à Mme de Feugrix, dans une petite pièce tout en longueur, si étroite, qu'en ouvrant les bras j'atteins presque d'un mur à l'autre. Tout au bout, la fenêtre est encadrée entre deux pans coupés, la cheminée à droite, à gauche un vaste placard qui me sert de cabinet de toilette. Une petite couchette en fer, un fauteuil, une table et deux chaises, voilà tout le mobilier. Ce n'est pas somptueux, mais je ne suis pas gâtée par l'opulence; et puis, j'ai sous les yeux, de l'autre côté de la rue, un jardin immense, un vrai parc, tout grelottant encore, il est vrai, avec ses arbres dépouillés, dont les ramures déliées se détachent sur le ciel, en fines hachures noires. Des corbeaux tournoient devant ma fenêtre; deux par deux, ils construisent leurs nids dans les plus hautes branches et les entrelacent adroitement; et pendant qu'ils travaillent, ils jettent dans l'air de rauques croassements: c'est l'hymne au printemps de ces noirs amants. Un seul arbre porte six nids.... toute une tribu installée près de moi. Je verrai les petits éclore et grandir.—Comment je passe mon temps?.... Je vais à un atelier de peinture; on me trouve des dispositions, et j'espère, en travaillant beaucoup, acquérir sinon du talent, du moins une de ces petites capacités modestes qui se puisse utiliser au besoin, comme un métier. J'ai le pressentiment que j'aurai, quelque jour, une lourde charge, à laquelle suffiraient difficilement mes modestes revenus."

Quelques jours plus tard, elle écrivait encore:

"Mes voisins, les pauvres corbeaux, sont en pleine déroute: des hommes sont venus armés de gaules et d'échelles, ils ont détruit tous les nids. La tribu bohémienne s'est dispersée avec de grands cris et des malédictions discordantes. Quel mal faisaient-ils? Je suis navrée de la barbarie humaine. Tu ne peux savoir comme je souffre de tout ce qui souffre; le gémissement d'un enfant, ces pleurs éphémères, si tôt consolés, me font mal jusque dans les dernières fibres de mon être. J'ai le cœur au vif. Mais je travaille, et les jours passent."

Lise recevait de temps en temps, indirectement, des nouvelles de son frère. Il avait installé près de lui Arsène Lassagne, et la petite maison au pignon pointu retentissait souvent de bruyantes orgies. Vers la chute du jour, on y voyait entrer des personnages furtifs, à figures équivoques, hommes et femmes de mauvaise mine, et jusqu'au matin le quartier était troublé par leurs chants, leurs cris, leurs querelles. A l'aube, il s'en allaient, trébuchant, débraillés, et reptiles humains, gagnaient leurs repaires, que nul ne connaissait. Il arrivait aussi qu'Arthur et son inséparable ami disparaissaient pendant des semaines. Un silence morne succédait aux tapageuses fêtes nocturnes. Ces absences jetaient Lise dans des transes; où pouvait-il être, sinon à Paris? Elle n'osait plus sortir, par crainte de le rencontrer, jusqu'à ce que son retour dans la maison paternelle lui fût enfin signalé.

A plusieurs reprises, par l'intermédiaire du notaire, Arthur lui avait adressé des demandes d'argent, peu importantes d'abord, plus considérables à mesure qu'elle se montrait plus libérale. A la fin, les exigences devinrent telles qu'elle dut résister. Arthur aussitôt fit mettre en vente la maison paternelle restée indivise entre sa sœur et lui. Lise donna l'ordre de la racheter secrètement. Dès qu'il eut le nom de l'acquéreur, Arthur déclara qu'il n'en sortirait que par la force. Lise n'était pas disposée à la lutte, elle autorisa son frère à demeurer dans sa maison, sous la condition formelle qu'il y habiterait seul et qu'elle ne serait plus à l'avenir le théâtre de scandaleuses débauches.

Il n'en tint pas compte, et il resta.

Mme de Feugrix habitait chaque année, un mois ou deux, Paris. C'étaient des moments délicieux pour Lise, car son amie ne pouvait se passer d'elle, et comme le général d'Aurevelle avait constaté son heureuse influence sur Nicole, il favorisait, en l'absence de George, cette intimité, se réservant d'intervenir le moment venu, si, contre toute vraisemblance, la passion de son fils survivait à ses longs séjours à l'étranger et à la multitude d'impressions nouvelles qu'il avait dû y recueillir. Il savait d'ailleurs que Lise ne l'encourageait en rien, et il se fiait à sa délicate et fière réserve.

Les mois succédèrent aux mois; pendant deux années, Lise mena cette existence paisible et laborieuse. Vers la fin de la seconde année, il arriva qu'un soir, à l'Opéra où Mme de Feugrix l'avait emmenée, elle aperçut en face d'elle, aux premières loges, M. d'Esparvis; tout son sang reflua au cœur. Elle prit sa lorgnette et se donna l'âcre plaisir de le contempler, du fond de la baignoire qu'elle occupait avec Nicole et le général d'Aurevelle. L'émotion faisait trembler sa main qui soutenait à peine la lorgnette.

—Ah! ah!.... je t'y prends.... à convoiter le bien d'autrui, lui souffla Nicole dans l'oreille.

Elle laissa retomber sa main sur ses genoux:

—Je le trouve changé,.....maigri.... N'a-t-il pas quelques cheveux blancs sur les tempes?

—Fort possible.... Il tourne au patriarche, comme M. de Feugrix.... Dame!.... un enfant tous les ans,.... deux filles déjà, et un garçon en espérance....

—Je ne le savais pas à Paris.

—Ni moi.

Elle se tourna vers son père, qui lui apprit que M. d'Esparvis venait d'être nommé à Vincennes.

—Nous le verrons alors,.... il nous amènera sa femme.

—C'est elle qui est avec lui ce soir.... je la reconnais.

—Elle-même, ainsi que sa majestueuse mère et le petit papa Sarlout.... Il doit bien s'amuser, Bertrand. Comme les hommes changent!

—Elle est toujours belle Victoria....

—Enorme, ma chère, empâtée, alourdie....

—Toujours belle, affirma pensivement Lise.

—Un bel éléphant blanc, si tu veux.... Elle pourrait figurer avec honneur au Jardin d'acclimatation.

Lise n'osa reprendre la lorgnette, mais, sans cesse, à la dérobée, ses yeux se tournaient vers cette loge par une involontaire attraction. Il y avait pour elle une joie cuisante à revoir Bertrand ainsi à l'improviste et en même temps elle éprouvait un étonnement singulier de retrouver si tranquille, si reposé, avec cet air indifférent et distrait, celui qu'elle avait quitté en de tragiques moments et dont l'image gravée au fond de sa mémoire était empreinte d'une si poétique et ardente mélancolie.... M. d'Esparvis ne se savait pas observé, il ne s'attendait nullement à rencontrer Lise ce soir-là et tout dans son attitude, dans l'expression du visage, révélait le paisible bien-être d'un homme qui compte, dans des conditions prévues et familières, passer quelques moments d'un plaisir modéré. Il n'avait rien d'un amant foudroyé, ni d'un époux tristement résigné, gardant au cœur en secret un immortel regret. Parmi les hommes les plus cruellement déçus dans leurs rêves, il en est peu qui pourraient, pendant plusieurs années, garder sans se relâcher un instant l'expression désespérée des grandes douleurs. Il n'y avait rien que de juste et de naturel dans la simplicité aisée de Bertrand d'Esparvis, dans le sourire de bonne humeur qui éclairait par moments ses traits accentués. Il était fort naturel aussi qu'il se penchât vers sa femme à plusieurs reprises et échangeât avec elle quelques mots d'un air d'intimité. C'était chose ordinaire, insignifiante, et qui n'attestait rien de plus qu'une entente suffisamment cordiale et des procédés d'homme bien élevé. Mais, pour Lise, l'heure néfaste de la séparation était toujours présente: c'était d'hier l'inoubliable déchirement, les protestations désolées, les appels passionnés; rien n'était venu l'en distraire. Le mariage même de Bertrand n'avait été qu'une souffrance abstraite, lointaine, évanouie dans le vague, et voilà que subitement ce mariage révélait à ses yeux une réalité: chaque sourire de Bertrand, chaque mot chuchoté à l'oreille de sa femme l'offensaient comme une trahison envers le pauvre amour d'autrefois. Et quand, à un certain moment, M. d'Esparvis releva la mantille que Victoria avait laissée tomber et la lui mit doucement sur les épaules, elle ne put retenir un gémissement et se jeta en arrière en fermant les yeux. Nicole se pencha vers elle:

—Souffres-tu? Veux tu partir?

Elle ne répondit pas.

Comme elle se sentait oubliée, perdue dans la nuit des choses finies, disparue, morte! Elle était là pourtant, près de lui, l'aimant toujours et digne au moins d'un regret. Et cette Victoria, si placidement triomphante, avait-elle un seul jour songé au pauvre cœur déchiré qu'elle tenait écrasé sous ses pieds? Il lui venait des pensées de colère, de jalousie folle, presque de haine! Comme elle aurait voulu les faire souffrir tous les deux, les troubler dans la béatitude de leur ingrate et égoïste félicité! Mais que pouvait-elle? Elle n'avait d'autre arme que sa douleur et sa beauté. Oui! sa beauté!

Elle se souvint qu'elle était belle et subitement dressée par une impulsion irrésistible, elle apparut toute droite et pâle en sa toilette blanche sur le devant de la loge, avec ses grands yeux sombres, subitement creusés, agrandis par l'intensité d'un désir presque fou, insensible aux regards curieux comme à l'admiration du public, possédée de son unique pensée. Elle était si belle dans ce sombre rayonnement de la passion qu'en un instant toutes les lorgnettes se tournèrent vers elle: Bertrand avait suivi le mouvement et elle eut l'incomparable, la poignante joie de le voir s'arrêter, stupéfié par la surprise, de sentir son regard l'envelopper tout entière, la reconnaître, l'aimer. Oh! oui, c'était de l'amour, cette morsure aiguë et délicieuse du long regard immobile, tenace, qui la tenait là haletante, étouffée d'émotion, c'était de l'amour.... Il l'avait vue, enfin! enfin! Il l'avait reconnue, et il l'aimait.... Dieu merci, il l'aimait toujours! quel délice! quel bonheur! Elle se renversa avec un sourire éperdu, et dans un long soupir, elle s'évanouit.

Quand elle revint à elle, elle était au foyer, appuyée contre la poitrine de Nicole. Le général d'Aurevelle lui faisait respirer des sels....

Durant le trajet de retour, dans la voiture, la voix de Nicole lui arrivait assourdie, comme atténuée par une incommensurable distance. Elle était si loin d'elle, si loin de tout, soulevée, emportée dans un ravissement ineffable, par la brûlante, délicieuse sensation de ce long regard extasié qui l'était venu frapper en plein cœur à travers la salle banale, la foule indifférente! Des fragments de mélodie flottaient dans sa mémoire, une surtout, une phrase de l'orchestre où les violoncelles sanglotants avaient accompagné le regard de Bertrand, l'avaient porté jusqu'à son cœur. Cette ivresse dura toute la nuit.

Le matin, le dégrisement se fit rapide. Qu'avait-elle fait? quelle folie perverse d'aller troubler Bertrand dans la possession de son médiocre bonheur! Que pouvait-elle être pour lui?.... Il devait l'oublier. Elle ne devait plus le revoir.

Le soir, en rentrant chez elle, elle eut la confusion de trouver la carte du capitaine d'Esparvis. Il était venu et reviendrait. Elle se promit bien de ne jamais le recevoir, et comme sur ces entrefaites, Mme de Feugrix se trouvait obligée d'avancer son départ pour le Poitou, et que chez elle seulement elle aurait pu rencontrer Bertrand, elle se flatta de ne plus le revoir.

Une après-midi de printemps où elle se promenait aux Tuileries avec miss Ellen, elle l'aperçut cependant tout à coup devant elle. Il lui sembla que les arbres tournaient et que le sol tremblait. M. d'Esparvis s'approcha; elle n'aurait pu dire plus tard comment il se fit que leurs mains se trouvèrent unies par une impulsion irrésistible plus prompte que la pensée. La voix de Bertrand l'attendrissait indiciblement; il se plaignait de ses visites infructueuses, sollicita la permission de se présenter chez elle de nouveau.... Elle bégaya des syllabes confuses qui n'étaient ni un assentiment ni un refus,....... mais ce trouble éperdu, cette brûlante rougeur qui incendiait ses joues, le frémissement de ses lèvres, parlaient assez; le fidèle amour transparaissait à son insu....

Cependant miss Ellen s'extasiait:

—Oh! le joli baby! c'est une fille à vous, capitaine, je suis sûre. Elle vous ressemble!

Seulement alors, Lise remarqua une blonde fillette de trois ou quatre ans qui se balançait sur un pied, la tête câlinement appuyée contre la main de son père:

—Elle a les yeux de sa mère! dit elle très bas.—Et longtemps, pensivement, elle contempla l'enfant....

Puis, comme la fillette tendait vers elle ses lèvres roses, elle se baissa, la baisa doucement, et saluant Bertrand d'un faible sourire, elle s'éloigna.

XXII.

Un matin, miss Ellen entra chez Lise, une lettre à la main; Lise reconnut l'écriture et l'ouvrit avec un soupir, pressentant quelque nouvelle demande d'argent. Mais, dès les premiers mots, elle pâlit et le papier trembla dans sa main: "Ma sœur, je suis très malade, infirme, peut-être pour la vie. Mes amis m'ont abandonné..., Le seul qui m'ait jamais aimé, Arsène, a quitté la France et n'y peut revenir.... Je suis seul, sans soins, sans argent, et je souffre des tortures sans nom.... Si tu ne viens pas me soigner, il ne me reste d'autre ressource que l'hôpital.... J'aime mieux la mort! A toi de choisir.

"ARTHUR."

Lise resta longtemps immobile, sans paroles, presque sans pensée. Tout, elle était prête à tout pour secourir Arthur, sauf à retourner près de lui. Cette seule pensée la soulevait de dégoût.... Elle écrivit à M. Werner pour le prier de prendre des informations et de subvenir, s'il y avait lieu, en son nom, au plus pressé. Ce que voulait Arthur sans aucun doute, c'était de l'argent; si réellement il était malade et avait besoin de soins, elle proposait de mettre près de lui une garde expérimentée et s'engageait à subvenir à tous les frais. Le devoir, pensait-elle, n'exigeait rien de plus.

Elle attendit donc sans trop d'anxiété la réponse de M. Werner, qui ne tarda pas à arriver: elle confirmait entièrement la lettre d'Arthur; tout était déplorablement vrai. Atteint d'une maladie de la moelle épinière que devait rendre inexorable le mauvais état général de la santé, il était paralysé d'une moitié du corps et ne gardait libres que la tête et les mains.

Infirme, ruiné, les compagnons de ses misérables plaisirs l'avaient abandonné. Arsène Lassagne avait dû s'enfuir à la suite d'une rixe où il avait frappé d'un coup de couteau un agent de police; l'agent était mort, Arsène ne pouvait songer à rentrer en France.

"J'ai trouvé ton frère plus aigre, plus arrogant que jamais, écrivait M. Werner, livré aux seuls soins d'un ancien garçon de café, sans place, un détestable sujet sous tous les rapports, qui l'exploite, le brutalise et le flatte tour à tour.... Je lui ai fait part de tes intentions généreuses et du désir que tu avais de placer près de lui une sœur garde-malade. Il s'est aussitôt emporté, a tempêté, juré; il ne veut autour de lui ni "béguins, ni patenôtres, ni mômeries religieuses d'aucune sorte.... Que si ton dévoûment et ta conscience ne t'inspirent rien de mieux pour ton frère, il te prie de le laisser tranquille et assure qu'il crèvera bien sans tant de cérémonies." J'ai essayé de le raisonner; impossible! Il m'a répondu par des paroles rageuses, folles, irritées, impies, que je ne puis transcrire; après quoi, il est retombé sur son lit, exténué, presque sans mouvement. Hier, il était plus calme. J'en ai profité pour lui proposer un infirmier, un brave homme que je connais, ancien soldat, employé aux ambulances pendant la guerre et qui me semblait convenir admirablement.... Il a refusé, sans violences, mais avec un entêtement froid et amer.

"—Je comprends à merveille, m'a-t-il dit, que Mlle Dauny, ma sœur, désire s'acquitter de ses devoirs envers moi par procuration, sans rien sacrifier de ses aises et de ses plaisirs: elle a de l'argent, elle peut, sans beaucoup se gêner, payer des mercenaires qui feront de moi ce qu'il leur plaira; elle se donnera ainsi une belle attitude et se glorifiera devant Dieu et devant les hommes. Le malheur est que je ne veux pas de ses aumônes et que je lui retourne son mépris; j'ai besoin d'encouragement, d'affection, pour m'aider à souffrir; elle m'offre de l'argent: qu'en faire dans l'état où je suis? Tout décidément, je n'ai besoin ni d'elle, ni de personne pour ce qui me reste à faire.... Danreau me suffit.

"Danreau, c'est ce vagabond, ce mauvais drôle qui s'est installé chez lui sous prétexte de le soigner.... Je ne puis te cacher, ma pauvre enfant, que j'ai emporté de cette entrevue une impression sinistre; il y avait une menace dans ses dernières paroles; la mettra-t-il à exécution? j'en doute.... D'ailleurs, j'ai vu ce Danreau, j'ai intéressé sa responsabilité aux menaces et des promesses. Plusieurs fois par jour, j'envoie un de mes domestiques surveiller ce qui se passe; on tient hors de la portée de ton frère tout ce qui pourrait être nuisible. Pourtant, la situation est dangereuse, parce que cet homme est capable de tout et s'il voyait quelque intérêt à favoriser les mauvais desseins de ton frère, il n'hésiterait pas."

Lise fut atterrée: que ne lui avait-il pas coûté déjà, ce déplorable Arthur! Et voilà qu'il réclamait le seul bien qui lui restât, sa liberté. Si encore elle eût pu croire qu'il désirait sa présence par un besoin vrai de tendresse, un désir d'aimer et d'être aimé? Elle connaissait trop la sécheresse, l'égoïsme de ce cœur usé, dépravé, avili. Il la voulait près de lui par instinct de tyrannie, pour obtenir plus sûrement la satisfaction de ses caprices, pour être mieux soigné, mieux obéi, et pour le barbare plaisir de la faire souffrir un peu des maux qu'il endurait lui-même. Lise savait cela et ne pouvait se faire illusion.

—Mais son âme?

Lise y pensait avec angoisse, à cette âme ténébreuse, cette âme depuis si longtemps perverse. Qui donc y ferait pénétrer quelque rayon de l'éternelle vérité? Qui s'efforcerait d'y ranimer une étincelle de foi, un repentir, une espérance? Fallait-il donc tout son devoir en abandonnant ce malheureux à des mains étrangères, en laissant vivre dans la rage du désespoir, mourir dans une haine impie ce compagnon de son enfance, le fils de son père et de sa mère? Était-ce là ce qu'ils auraient attendu d'elle? La tâche pourtant lui apparaissait au-dessus de ses forces. Cependant miss Ellen la suppliait de résister.

Ne cédez pas, ma chère; vous vous en repentirez.... Il y a une présomption condamnable à prendre un fardeau que nul ne pourrait porter.... *Dear Lizzy*, ne pensez plus à un sacrifice si extravagant. Venez déjeuner; il n'y a rien de meilleur qu'une tasse de thé pour faire voir clairement les choses.

Docile, Lise s'était levée et la suivait, mais au moment de quitter la chambre, elle s'arrêta et se jeta, tout en pleurs, au cou de la vieille demoiselle.

—Vous savez bien que je vais partir! Adieu, adieu, chère miss Ellen.... Il m'appelle, ma place est près de lui.

—Dieu vous bénisse, *enfant*, s'écria miss Townwatt émue; vous êtes vraiment une trop bonne et chère créature!

XXIII.

Après trois années, Lise, étourdie, brisée par la précipitation du départ et la fatigue du voyage, moins encore que par le trouble de son âme, rentrait dans sa ville natale, sa ville noire, basse, étouffée entre ses remparts inflexibles. C'était l'heure de la promenade; la musique jouait sur la place d'Armes, et les cuivres stridents évoquaient un monde de souvenirs — souvenirs d'enfance, souvenirs d'adolescence, courtes joies, longues peines, bonheur entrevu, à jamais évanoui, deuils, catastrophes. Chaque coin de rue lui parlait; c'est l'hôtel de ville avec le léger clocheton de son beffroi, l'église St-Pierre et sa massive tour, l'eau noire du canal d'un cours si lent qu'il semble immobile; puis, voici la rue de Paris, toute droite jusqu'au rempart, jusqu'au pont levis défendant la porte voûtée, et voici maintenant la maison, la petite maison au lourd pignon massif. Lise leva les yeux vers la façade vieillotte et frippée, qu'elle s'étonna de trouver si étroite, si exiguë, entre les hauts bâtiments de l'arsenal qui l'écrasent et la large grille enguirlandée de lierre de la maison Werner. Sa mémoire la lui représentait plus grande, moins décrépite; il semblait qu'elle se fût affaissée et racornie depuis son départ. En revanche, les arbres du jardin voisin avait grandi et le lierre était si touffu qu'on apercevait à peine à travers le feuillage la façade blanche de la villa.

Lise descendit de la voiture; aussitôt la porte de la vieille maison cria sur ses gonds rouillés et s'ouvrit sans qu'elle eût sonné; on l'attendait, car elle avait d'avance annoncé son arrivée.

—Comment va mon frère?....

—Toujours doucement, mademoiselle Lise.... Un peu mieux pourtant.

C'était le domestique de M. Werner qui lui répondait. Pendant qu'on déchargeait la voiture, Lise monta lentement l'escalier aux marches ébréchées, humides, mais son pied les reconnaissait d'instinct; elle ouvrit l'antichambre obscure et entra chez son frère. Couché dans ce même lit où elle avait vu expirer son père et sa mère, il toussait avec irritation.

—C'est toi.... enfin!.... Comme tu arrives tard! gémit-il.

—Je n'ai pas perdu de temps.... J'avais bien des choses à régler. Comment te trouves-tu?

Est-ce que cela se demande?.... C'est écrit sur ma figure, répliqua-t-il avec aigreur. N'ai-je pas une belle mine?

—Tu est bien pâle........ amaigri...... Tu as beaucoup souffert?......

—Le martyre...... C'est monstrueux ce que j'endure........ On dirait que des chiens rongent mes os depuis le dos jusqu'aux talons....... Et l'on me dit que cela peut durer des années....... Agréable perspective!

C'était un spectre hâve, pensé, livide; les joues flasques, comme une draperie détendue, formaient autour de la bouche des plis qui grimaçaient, et les lèvres tirées découvraient sous la moustache les dents jusqu'aux gencives. Il releva la manche de sa chemise et tendit son bras de squelette, avec sa longue main décolorée, dont les ongles longs ressemblaient à des griffes.

—Est-ce un homme, cela?.... Un bras d'homme?.... Voilà où j'en suis.

—Quand a commencé ta maladie?

—Est-ce que je sais?...... C'est venu peu à peu........ J'ai fait une chute l'année dernière, et depuis cela, j'ai toujours souffert........ J'espérais aller mieux.... Ah! bien, oui;.... quand le diable vous tient, il ne lâche pas sa proie...... Et puis, seul, sans soins......

—Tu aurais dû m'avertir plus tôt, murmura Lise timidement.

Elle ne savait trop si elle pensait ce qu'elle disait, mais elle avait le cœur touché de compassion, et elle sentait qu'elle devait répondre quelque chose.

Arthur eut un rire amer:

—Allons donc!.... Tu as eu déjà assez de peine à te décider.... Tu aurais bien voulu m'affubler d'une bonne sœur.... et te débarrasser de moi ainsi... Je ne me paie pas de cette monnaie d'Escobar...

Lise rougit.

—Tu aurais été mieux soigné... Je suis partie dès que j'ai connu ton refus.... Il n'y a pas huit jours que tu m'as écrit ta maladie.

—Huit jours! s'écria-t-il avec colère; cela te semble peu de chose, huit jours... à toi qui te portes bien, qui vas et viens à ton gré, qui bois, qui manges, qui dors.... Tu ne sais pas ce que c'est que huit jours pour un malheureux étendu comme moi sur le chevalet de torture et qui compte chaque minute par une souffrance, par une rage, une impuissance, une malédiction....

Lise, effrayée de sa violence, essaya doucement de le calmer; mais il s'exaltait encore plus:

Non, tiens, ne viens pas me prêcher la patience,.... la résignation.... J'ai horreur des bons conseils, des béates consolations de ceux qui ont toutes leurs aises dans la vie.—Et surtout (il se dressa sur son lit dont les draps défraîchis et fripés pendaient de tous côtés), surtout, vois tu ne va pas me dire jamais que c'est ma faute si je souffre.... que je ne serais pas où j'en suis si j'avais mené une autre vie!.... Je devine ta pensée,....... c'est cela que tu te dis en toi-même: "Tant pis pour lui,....... c'est sa faute!" Eh bien! c'est horrible d'insulter sur son grabat un misérable qui agonise:—"Voyez comme je me porte bien, moi!..... Mais aussi je suis vertueuse!" Ne me dis rien de pareil, je ne le supporterais pas......

Malgré les douces protestations de sa sœur, il continua:

—C'est que je les connais, moi, les gens de bien, dévots et dévotes, tous impitoyables.

—Je ne te ferai ni reproches ni morale, Arthur...... Ce que j'ai à cœur, c'est de te bien soigner: tu m'aideras, n'est-ce pas? Et tu ne m'en voudras pas si je suis d'abord gauche et maladroite......J'ai tant d'envie de te soulager, mon pauvre frère!

D'un ton radouci, il répondit:

—C'est bien; tu es une bonne fille, je le sais....

Elle redressa ses oreillers:

—Il me semble que tu es bien mal couché.

—Horriblement!......C'est toujours ainsi! Une fois jeté là comme un paquet, il faut que j'y reste, fussé-je assis sur des rasoirs.

En peu d'instants, le lit fut réparé. Arthur rafraîchi, le front baigné d'eau de Cologne, se laissa retomber sur les oreillers avec un soupir de bien être. Alors, Lise lui servit son souper, auquel elle assista sans y prendre part, car elle avait le cœur trop étouffé. Le soir venu, la tête d'Arthur s'inclinait pour le sommeil.

—Bonsoir; je n'ai plus besoin de toi, tu te peux être fatiguée.

—Un peu...... Dors bien, Arthur!

—Bonsoir!

Elle allait sortir, il la rappella.

—Embrasse-moi, si je ne te dégoûte pas.

—Mais non, grand baby...... pas du tout. Tâchons de nous aimer, Arthur, afin que nos peines nous semblent plus légères.

Il grommela avec un embarras bourru;

—Oui, oui...... pourvu que je dorme!...... J'aurai tous les beaux sentiments du monde, si seulement je passe une bonne nuit.

Lise, assurée que son frère avait tout ce qui était nécessaire, avertit le domestique qui devait coucher près de lui la nuit, et se retirait quand Arthur la rappela encore.

—Lise!.... Je.... te remercie d'être venue, ... quoique ce n'ait pas été de très bonne grâce.

Elle lui sourit, puis, dans un épuisement de l'esprit et du corps, elle gagna sa mansarde, suffoquée dès les premiers pas par une odeur écœurante de tabac et de musc concentrée dans cette pièce qu'on n'avait pas aérée depuis longtemps. Elle s'empressa d'ouvrir la fenêtre toute grande et se pencha au dehors sur la rue sombre, où de rares becs de gaz jetaient une insuffisante clarté. Ses souvenirs de nouveau l'assaillirent; c'est de là qu'elle voyait autrefois, aux premières lueurs du matin, accourir, clairons en tête, le bataillon de chasseurs et la moustache blonde du capitaine d'Esparvis.

Son cœur se gonflait de tristesse; elle s'éloigna, prit le bougeoir et fit avec défiance le tour de la petite chambre. Rien, au premier aspect, n'était changé, pourtant un air de flétrissure, de délabrement était épandu partout; un coin de rideau pendait, arraché des anneaux, une chaise était boiteuse, des taches maculaient le plancher, si soigneusement frotté autrefois; une couche de poussière coagulée par diverses substances gluantes souillait les tables. Quels hôtes suspects avait abritée cette chambre? Lise retourna s'appuyer à la fenêtre pour y attendre le jour. Un invincible dégoût l'éloignait de ces objets salis par d'odieux contacts; jusqu'à ce que tout eût été remis à neuf, nettoyé, renouvelé, elle ne voulait pas en approcher.

Triste, mais forte, avec une confiance de pouvoir être utile à ce pauvre être dégradé à la face cadavéreuse qui était son frère, elle songea aux moyens de le soulager, aux améliorations à introduire dans l'organisation intérieure. Tout serait tenté pour amener la guérison, on appellerait les meilleurs médecins, on l'entourerait de soins. Et elle l'aimerait!.... Oui!.... elle l'aimait déjà, une infinie pitié avait vaincu toutes ses répugnances. Elle ne se souvenait plus des offenses, toute à cette miséricorde qui attire les âmes tendres vers ce qui souffre.

Cependant ses idées vacillaient et la fatigue physique triompha du dégoût. Son manteau de voyage étendu sur le lit, tout habillée, elle s'y jeta vaincue. Avant de se fermer, ses yeux, à demi clos, s'arrêtèrent sur le Christ resté suspendu par un bras à la muraille, et sur la petite Vierge de plâtre, toujours debout sur son socle noir; les deux poignets avaient été brisés; les mains avaient disparu, mais le geste encore bénissait, et Lise s'endormit sous cette bénédiction.

Ce que furent près d'Arthur les jours, les semaines, les mois qui lentement se succédèrent l'un à l'autre, on peut difficilement l'imaginer; à quel point elle dut faire le sacrifice d'elle-même, de ses goûts, de sa volonté aux fantaisies du misérable infirme, mal payée par de lâches gémissemens, par d'injustes plaintes; combien elle dut s'armer de patience pour rester insensible à toutes les rebuffades et se rendre indispensable par sa ferme raison, par une douceur d'âme incomparable. Toute à sa tâche, elle vivait au jour le jour, soutenant à force de soins la chétive et précaire existence de son frère... Quelquefois, dans une chaise roulante, elle l'emmenait, quand la saison le permettait, respirer un air plus vif hors la ville. Une après-midi de février, elle revenait ainsi d'une de ces promenades et, arrêtée devant la maison, elle s'efforçait d'en faire franchir le seuil à la lourde chaise, aidée d'une robuste servante, qui l'accompagnait toujours. La porte était étroite et c'était une affaire difficile d'y introduire la chaise de l'infirme. Arthur s'impatientait:

—Dire que c'est chaque fois la même chose!.... Vous êtes là, deux, devant cette porte, sans pouvoir enfiler le milieu, il me faut rester des heures en spectacle pour tous les badauds....

Les badauds en ce moment étaient représentés par un enfant de quatre ans, qui jouait dans le ruisseau avec un chien....

Lise essayait de l'apaiser:

—L'entrée est si étroite!.... et la marche si haute!

—Qu'on les change ou qu'on me laisse moisir dans ma chambre!.... C'est une honte d'exposer ainsi un infirme à la risée publique!

Lise, les muscles tendus par l'effort, les joues empourprées, la respiration un peu essoufflée, ne parvenait pas à soulever une des roues mal engagée, quand une main robuste dégagea la chaise et la poussa vigoureusement dans l'allée. Elle s'était retournée surprise, presque effrayée, elle jeta un cri de joie:

—George!.... Est-ce bien vous? Mon cher George!....

Elle lui tendit les deux mains qu'il prit et serra dans les siennes, pendant que la servante installait Arthur dans la salle basse où il attendait chaque jour l'arrivée du domestique de M. Werner qui aidait à le hisser dans sa chambre.

—Oh! Lise, qu'il y a longtemps.... longtemps que je désirais vous revoir.... C'était une fatalité, tout s'y opposait: maladies, incidents diplomatiques, missions, tous les éléments étaient conjurés contre moi...... Et maintenant que me voici......., je tremble de la crainte que vous n'ayez aucun plaisir à me voir....

—Fi donc, George!.... Avez-vous appris à mentir dans votre diplomatie?.... Ai-je tant d'amis pour me montrer ingrate envers le meilleur, le plus fidèle?..

—Lise, cria aigrement Arthur, veux-tu donc que j'étouffe en me laissant ainsi enveloppé de fourrures près de ce poêle?.... On voit bien que tu es à ton aise, toi, avec ton léger manteau.

Bien léger, en effet, le vieux manteau usé de Lise qu'elle n'avait pas songé à remplacer pour pouvoir donner à son frère une chaude pelisse fourrée. Elle se hâta de l'en débarrasser en s'excusant.

—C'est George.... George d'Aurevelle.... qui est venu, dit-elle avec un air joyeux.

—Ce n'est pas une raison, je pense, pour que j'étouffe.

George s'était approché:

—Je suis fâché, Arthur, de vous trouver si souffrant.

—Souffrant! c'est un euphémisme.... Martyrisé, torturé, voilà ce qu'il faut dire.... Vous voyez un bel échantillon des miséricordes de la bénigne Providence, qui châtie ceux qu'elle aime.... C'est, du moins, ce que l'on s'efforce de me persuader...... comme consolation.... Je vois que vous avez, en ce qui vous concerne, échappé aux libéralités célestes.... et je me permets de vous en féliciter....

Lise écoutait sans s'émouvoir, habituée à de pareils discours.

Elle offrit à son frère un verre de vin de Malaga et quelques biscuits. Il les prit d'un air soupçonneux:

—Qu'est-ce que ce vin?.... Et ces biscuits, je suis sûr qu'ils ont plus de quinze jours!

—Veux-tu qu'on aille en chercher d'autres?

—Mais non, mais non, s'écria-t-il avec agacement; je n'aime pas le gaspillage, tu le sais bien.... Ne me fatigue pas exprès....

George essaya de lui dire quelques mots d'espoir, d'encouragement. Mais il ne réussit qu'à l'irriter; il se répandit en plaintes détournées contre sa sœur et en violentes injures contre les médecins. Lise l'écoutait avec douceur.

—Arthur, je t'en prie, ne t'agite pas ainsi.... tu auras la fièvre ce soir....

—Est-ce ma faute?.......Tu sais bien que tout incident m'énerve, me surexcite...... tout...... tout!

Il se jeta en arrière d'un air excédé. La présence de George lui était désagréable; son amour-propre souffrait devant lui, et de plus, il était jaloux de la joie de Lise.... jaloux de la figure virile, de la forte carrure de George, de cet ensemble robuste et sain à côté de son propre délabrement. George devina sa malveillance.

—Je crains de vous fatiguer et d'ajouter ainsi à vos souffrances, dit-il en prenant congé.

—Excusez-moi, reprit Arthur un peu honteux de sa grossièreté; un malade est un personnage fâcheux, et....

—Un malade a tous les droits.

Et s'adressant à Lise:

—Ne vous reverrai-je pas? demanda-t-il tout bas.

—Vous restez un peu de temps?

—Quelques jours seulement.

—Venez demain, vers deux heures.... C'est le moment de la sieste pour Arthur.

Elle l'avait reconduit jusqu'à la porte; ils se serrèrent la main.

—Est-il parti, enfin? s'exclama Arthur. Que vient-il faire ici? Se régaler de la vue de mes misères? Jouir de mon infirmité.... De pareilles visites sont odieuses.... Est-ce qu'il compte revenir?

—Il va repartir prochainement; tu ne seras pas longtemps importuné par sa présence....

—Je ne veux pas le revoir....

—Eh bien! je te le promets, tu ne le verras plus.

Le lendemain, à l'heure fixée, George était dans la salle basse, attendant Lise. Elle ne tarda pas à arriver.

—Suis-je en retard?.... Je faisais la lecture à Arthur et ne pouvais le quitter avant qu'il fût endormi.

—Quel esclavage!.... Vous périrez à la tâche.

Ils s'assirent en face l'un de l'autre au coin de la cheminée.

—J'ai peu de liberté, cela est vrai.... Mais le temps passe plus vite ainsi.... et la tâche a ses récompenses.

—Quelles récompenses, juste ciel!.... Hier, je suis sorti navré. Si malade, si infirme que soit Arthur, on ne saurait supporter tant d'égoïsme et d'ingratitude.... C'est révoltant;

—Il souffre si terriblement...., et sans relâche!.... Personne ne pourrait, je crois, résister à une telle continuité de maux.... Il n'exagère pas: c'est un martyre!

—Il est sans doute fort à plaindre, mais par sa faute. Ce sont ses excès qui l'ont amené là.

—Quand cela serait!......il n'en est que plus malheureux. Il devine le peu de sympathie qu'inspirent ses souffrances. La compassion que mérite le moindre animal malade, c'est à peine si on lui en fait l'aumône.

—Les animaux sont reconnaissans....

—Lui aussi.... Ne le juges pas sur ce qu'il était hier.... Son irritation était exceptionnelle....

—Oui, ma présence le fâchait....; il m'a toujours haï, et moi, je l'avoue, je ne l'ai jamais aimé. Pardonnez-moi de vous le dire...., je suis encore sous l'impression de sa dureté envers vous...., que l'on devrait adorer à genoux.

—Oh! George.... , comme vous êtes toujours exagéré!

—Au contraire, j'exprime bien gauchement une faible partie de mes sentiments pour vous..... Lise, je reviens tel que je suis parti...., toujours le même, incorrigible, entêté dans mon amour.... Et tout aussi craintif, aussi maladroit qu'autrefois.... Surtout, ne prenez pas l'air fâché, je perdrais tout à fait la tête....

—Mon pauvre George, pourquoi parler ainsi?

—Parce qu'il me semble qu'à la fin vous serez touchée de ma constance.... Vous vous laisserez aimer.....

—A quoi bon?..... Ne savez-vous pas tout ce qui nous sépare?

Très vivement, il répliqua:

—Non, Lise.... , il n'y a plus d'obstacles.... , ou du moins, il n'y en a qu'un..., un seul....

—Un seul! Celui-là suffit......

Après un instant de silence, George reprit:

Dieu me garde d'attacher une espérance à ce qui serait pour vous une peine... mais, Lise, se peut-il que vous considériez comme un bien une existence misérable, pétrie de douleurs physiques et morales.... un martyre! vous le dites vous-même! Ne m'est-il pas permis de prévoir, sans blesser votre cœur, l'instant libérateur où ce malheureux cessera d'agoniser?....

—Non, non! s'écria-t-elle les yeux brillants de larmes. Il n'est pas prêt pour mourir. Dieu veuille, oh! oui, qu'il veuille attendre dans sa miséricorde que la lumière se fasse dans cette pauvre conscience aveuglée.

—L'espérez-vous vraiment?

—Je ne désespère pas.... quelques signes déjà.... oh! bien faibles.... Un jour il m'a demandé de prier pour lui; cela m'a ravie d'espérance....

—Pauvre Lise!.... ce que je voulais vous dire, c'est qu'il faut que vous sachiez, c'est que si vous consentiez un jour à accueillir le don que je vous ai fait, il y a longtemps déjà, de tout ce que je suis, de tout ce que je possède, aucune opposition ne s'élèverait parmi les miens.... Vous avez su désarmer les préventions et conquérir tous les cœurs. Mon bonheur dépend de vous seule....

—Vous n'y songez pas, mon pauvre George.

—J'y songe, au contraire, et n'ai songé qu'à cela depuis dix ans...... Ecoutez, chère Lise; je suis décidé à quitter la carrière diplomatique.... Mon père m'a permis d'acheter des terrains en Tunisie avec ce qui me revient de la fortune de ma mère.... Je compte m'y établir.... Ce serait là, si vous vous prêtiez à mon rêve,.... le nid solitaire et béni où je voudrais vous emporter.... vivre à deux.... oubliés et bienheureux.... Si seulement vous vouliez?....

Un coup de sonnette impérieux, bientôt suivi d'un autre, appela Lise près de son frère.

—Pauvre George! dit-elle en serrant la main qu'il lui tendait, avec un triste sourire.

George revint le lendemain, puis le jour d'après. Il ne pouvait se résoudre à quitter Lise sans emporter une promesse, ou du moins un mot d'espoir. Mais elle ne lui accordait ni encouragement ni espérance.

—C'est ce Bertrand d'Esparvis qui est entre nous toujours, lui dit-il un jour avec irritation: vous ne pouvez l'oublier!......

Elle devint pensive et tarda à répondre, puis, fixant sur lui le regard droit de ses grands yeux mélancoliques:

—Je ne puis oublier, George, que nous avons dû, lui et moi, être unis pour la vie, que j'ai vécu de sa pensée durant des mois et pendant des années souffert du regret de l'avoir perdu. Il y a dix ans.... oui, dix ans, il était là où vous êtes, et c'est en cette salle que nous nous sommes dit adieu le dernier jour... Je ne puis oublier tout cela....

—Comme vous l'aimez encore!

Sans répondre directement, elle reprit:

—Je l'ai revu un soir à l'Opéra.... Sa femme était près de lui.... Leur vue me bouleversa.... C'est une des fortes émotions de ma vie: regrets, indignation, jalousie, désir pervers; j'ai connu un soir les pires sentiments.... Je vous dis tout, George, j'aurais voulu me venger, leur faire du mal, à lui et à elle, qui tenait, sans remords ni souci de ma peine, la place que j'avais rêvé d'occuper.... Je souhaitais d'être si belle qu'il fût à jamais torturé de regrets....

—Hélas! pourquoi me dire cela? Vous me déchirez le cœur....

—Je vous dis la vérité, George. Il faut que vous me connaissiez telle que je suis.... En un instant, sous l'aiguillon de la jalousie, je suis devenue mauvaise, détestable, et coquette......

—Vous, coquette, Lise!

—Absolument, mon ami.... Une autre fois, quelques jours plus tard, je l'ai rencontré de nouveau. Il tenait par la main une belle enfant, une jolie fillette rose, avec des yeux bleus,—les yeux de sa mère. Je ne puis expliquer ce qui s'est passé en moi à la vue de ce petit être,... qui est tout à la fois le père et la mère, qui les résume et les unit si fortement l'un à l'autre,.... qui ne fait en quelque sorte avec eux qu'un tout. C'est étrange!.... Vous ne sauriez croire comme cette enfant au cheveux blancs m'a rejetée loin, bien loin en arrière avec toutes les choses du passé.... en un instant, plus irrévocablement que ne l'avaient pu faire la séparation, l'absence, le chagrin, les années, en une minute,—le temps d'un regard,—j'ai senti que Bertrand,—mon Bertrand à moi,—n'existait plus, que la vie nous avait séparés, autant, aussi vivement que l'eût fait la mort.... Il n'y a plus pour moi désormais que le mari d'une autre et le père de l'enfant.

—Mais alors?.... alors votre cœur est libre! et.... Lise, m'aimez-vous assez pour me le donner?

Il avait pris sa main qu'elle ne retirait pas; mais, muette, pensive, elle semblait prêter l'oreille à une voix intérieure; elle s'interrogeait: l'aimait-elle? Pouvait-elle aimer encore? A mesure qu'elle descendait en elle-même, qu'elle s'enfonçait dans l'abîme des jours finis, elle sentait en son cœur quelque chose de mort, d'à jamais anéanti.... Certes, elle avait pour George la plus tendre affection, elle pouvait se dévouer, lui donner sa pensée, sa volonté, sa personne, sa vie, mais rien, tout son sang versé pour lui goutte à goutte ne ferait jamais refleurir la moisson fauchée, ce jardin d'amour et ces divines fleurs entrevues au premier matin de la jeunesse. On ne rentre pas dans les paradis perdus.

Cependant elle pouvait le rendre heureux. N'était-ce pas assez? Lui, tout pâle de crainte, attendait, suppliant, penché vers elle, et tout bas il murmurait:

—Je vous en prie, parlez.... dites seulement un mot qui me permette d'espérer.

A deux mains, elle prit sa tête qu'il inclina presque jusqu'à ses genoux, et la contempla longuement.

—Qu'ai-je à vous dire, George?.... Vous savez tout...... Je vous aime tendrement, et je n'ai plus d'amour pour Bertrand...... Je pourrais maintenant le revoir sans danger, je le jure!.... Pourtant, la cicatrice du vieil amour est là, elle demeure, et vous méritez mieux, mon ami, que ce cœur mutilé.

—Donnez-le-moi pourtant,.....ô Lise que j'adore!

—Qu'en feriez-vous, hélas!.... Ne savez-vous pas que le devoir me retient ici?.... Elle souriait.

Alors tout éperdu, il la prit dans ses bras en un transport radieux:

—A moi, elle est à moi! Chère, chère bien-aimée, j'ai attendu longtemps sans espoir, je puis attendre encore, maintenant que vous m'appartenez.... Car de ce moment, ô ma chère femme, vous êtes mienne. Que Dieu nous garde une longue vie!

FIN.

M. X...., grand chasseur devant l'Eternel, blaguait M. Z...., qui passe son temps à bouquiner sur les quais et à rassembler chez lui des milliers de volumes plus ou moins rares et curieux.

—Lisez-vous seulement tous les livres que vous achetez? demandait ironiquement le chasseur.

—Eh bien, riposta le bibliophile, et vous donc, mangez-vous tous les lièvres que vous tuez?

La reconnaissance humaine n'a pas de bornes.

Un ouvrier tombe frappé d'apoplexie, un médecin arrive, veut le saigner.

Ne pouvant lui ôter assez rapidement son bourgeron, il le lui coupe avec des ciseaux. Bientôt le malade se ranime, rouvre les yeux, puis tout à coup:

—Quel est donc ce voyou qui m'a coupé ma veste?

Un cannibale actuellement exhibé, à Paris, au jardin d'Acclimatation, cause, avec le gardien, des Européens qu'il a connus autrefois, et, notamment, d'un missionnaire qui a séjourné longtemps dans sa tribu.

—Il voulut nous quitter un jour, dit-il, mais nous sûmes bien le décider à rester.

—Comment cela?

—Oui, nous le fîmes *revenir*.... dans l'huile.

Mlle X...., chanteuse de dixième ordre, est affligée d'une bouche énorme

Qui, d'une oreille à l'autre, va.

Circonstance aggravante, elle chante horriblement faux.

—La malheureuse, disait, l'autre soir, une bonne petite camarade, elle ne s'entend donc plus chanter?

—Ce serait bien charmant, repartit Cascadette, *car elle se chante à l'oreille.*

—Un pauvre tend la main à Rapineau. Celui-ci fait mine de chercher son porte-monnaie; puis se ravisant:

—Non, décidément, dit-il, pour ce que je vous donnerais; ce n'est vraiment pas la peine......

Petite fable sur la question du Touat:

L'Anglais, c'est le miroir, Touat, c'est l'alouette.
Le Marocain se place en face du miroir.
—Que fais-tu, Marocain? dit l'Anglais.—Je [viens voir.
—Curieux! Tu viendras, mon cher, un autre [soir."

MORALITÉ

O Touat de là que je m'y mette!

Mme X.... d'une prétention insupportable et peinte à plusieurs couches, s'approche, dans une soirée, du bourru X...., en faisant l'aimable.

X.... ne desserrait pas les dents. Enfin, il risque cette phrase:

—La poudre va bien aux yeux noirs.

—Comment noirs? Mais j'ai les yeux bleus, fait la dame en minaudant.

—Il me semblait, cependant, que vous aviez quelque chose de noir, répond X....

Et avec l'accent de la vengeance satisfaite, il ajoute en s'éclipsant:

—Ah! je vois, ce sont les dents!

Pensées d'un paveur en chambre:

De même que le paon, le charron fait roue.

Les scieurs de long devraient être bons nageurs, on les voit toujours faire la planche.

Quoique l'eau soit très froide en Russie, les Russes *s'lavent* quand même.

C'est la lettre X qui ressemble le plus aux flots agités, parce qu'elle est sous le V.

Le dernier de Joseph Prudhomme:

—Après tout, à bien considérer, qu'est-ce que c'était que Molière avant son premier succès?.... Un inconnu.

FEUILLETON.

CHAINE DORÉE.

GRAND ROMAN INÉDIT.

—PAR—

PIERRE SALES.

PREMIÈRE PARTIE

I

LE VICOMTE DE LA TERRADE

Un matin du mois de mai 1872, les bandes d'ouvriers se rendant à leur besogne dans les innombrables usines de la plaine Saint-Denis s'écartaient, en riant, pour laisser passer une voiture de cercle qui arrivait de Paris à fond de train, se dirigeant vers Epinay; et, après avoir jeté un coup d'œil dans l'intérieur et aperçu un jeune homme endormi, la plupart des ouvriers haussaient les épaules et disaient:

—M. le vicomte qui rentre pour se coucher.

Bientôt la voiture entrait dans Epinay et s'arrêtait au coin de la rue de Paris et d'une ruelle qui conduit à l'ancien parc, situé sur le bord de la Seine. Le cocher descendit alors, et ouvrant la portière:

—Nous voici arrivé, M. le vicomte.

M. le vicomte—Gaston de la Terrade—s'éveillant en sursaut, promena d'abord un regard stupéfait sur le cocher; puis:

—Animal, tu me réveilles au moment où je rêvais que j'abattais neuf, avec plus de quinze cents louis sur le tableau!

—Faut-il mener M. le vicomte un peu plus loin? interrogea le cocher, sans s'inquiéter du reproche du vicomte.

—Non, merci; je n'ai besoin d'éveiller personne chez moi. A ce soir.

Et le jeune homme s'enfonça dans la ruelle tandis que le cocher reprenait le chemin de Paris. Arrivé devant une haute grille, tapissée de plantes grimpantes, qui s'étend perpendiculairement à la Seine, le vicomte, faisant un trou dans le feuillage, inspecta le vaste jardin que bordait cette grille et la villa qui s'élevait au milieu.

—Personne de levé! prononça-t-il avec satisfaction.

Il ouvrit doucement une petite porte, se glissa dans le jardin; et, marchant sur des plates-bandes, pour ne pas faire grincer le sable des allées, il atteignit la villa.

Et il avait déjà gravi les marches du perron et introduisait sa clef dans la serrure quand un léger bruit de pas frappa ses oreilles.

—On marche dans la maison.

Il redescendit vivement et, tournant à gauche, longea une des façades latérales de la villa. Puis, il s'arrêta et écouta: on ouvrait, avec précaution, une des portes fenêtres du salon.

—Qui donc est éveillé ici?.... Papa dort toujours jusqu'à neuf heures. Pas un domestique ne descend avant six.... Que se passe-t-il?

Il s'avança un peu; et, caché par un épais rideau de lierre, il put distinguer, dans toute sa longueur, la belle terrasse qui s'étend, de plain pied, devant le salon de la villa et d'où l'on a une magnifique vue de la Seine. Presque aussitôt, une jeune fille traversait cette terrasse.

—Mademoiselle ma sœur! fit-il en se reculant, je ne la savais pas si matinale....

Et il demeurait immobile, stupéfait. Mlle de la Terrade regarda d'abord, avec inquiétude, une fenêtre du premier étage qui était encore fermée.

—La fenêtre de papa! remarqua le vicomte.

Puis, le visage rassuré, souriant, Geneviève de la Terrade descendit la rampe qui mène au parc; et, glissant dans la douce lumière du matin, elle marcha droit au mur qui termine ce parc et n'est séparé de la Seine que par un chemin de halage.

—Comme ce n'est certainement pas le désir d'assister au lever du soleil qui rend ma sœur si matinale, fit le jeune homme avec un mauvais rire, il doit y avoir là-dessous quelque joli mystère qu'il serait bon d'éclaircir.

Et, rampant à terre, il atteignit aisément, sans avoir été aperçu par sa sœur, une longue rangée d'arbres qui lui permit de se rapprocher du mur.

En ce moment, Geneviève, toute penchée en avant, contemplait, avec une folle expression de joie, un grand jeune homme qui arrivait en courant sur le chemin de halage.

—Ah! Raymond, murmura-t-elle quand ce jeune homme s'arrêta au pied du mur, j'avais peur de ne pas vous voir, ce matin....

Il la salua avec une grâce chevaleresque et répondit:

—Chère Geneviève, vous savez pourtant que mon courage m'abandonnerait bien vite si je n'avais le bonheur de passer, chaque jour, ces quelques minutes avec vous.

En achevant ces mots, il sauta sur une pierre qui faisait une légère saillie dans le mur et, s'accrochant à des aspérités, à des plantes tombantes, arriva tout près de la jeune fille.

—Imprudent! prononçait-elle, apeurée et ravie.

—Votre main!

Elle la lui donna franchement, et il la couvrit de baisers.

—Ah! s'écria-t-il, je vous sens toute tremblante, inquiète, craintive.... comme toujours. Ne puis-je donc vous communiquer ma confiance, mon espoir dans l'avenir? Si vous saviez, cependant, comme je me sens fort depuis que vous daignez m'aimer, comme ma vie, qui me semblait lourde, est maintenant joyeuse et légère!.. Geneviève, votre amour est-il donc moins puissant que le mien?

—Non, répondit-elle, en plongeant ses yeux dans ceux de son ami, non, cher bien-aimé! Et quand je suis près de vous, toutes mes angoisses, mes mauvais pressentiments s'envolent.... En vous est mon seul bonheur.... Vous seul me rattachez à la vie! J'ai vainement essayé de me faire aimer de mon père et de mon frère: leur cœur est impitoyablement fermé à toute affection; et je ne sais vraiment pas à quoi ils sont attachés dans ce monde.... Ah! Raymond, c'est un abominable malheur que d'avoir perdu sa mère!

—Chère adorée!

—Pardonnez-moi de vous parler sans cesse de ma vie d'isolée, de mon enfance, de ma jeunesse solitaires, de cette perpétuelle privation de tendresse qui m'a rendue si malheureuse.... Mais n'est-ce pas ma meilleure façon de vous dire quel vide vous comblez? Grâce à vous, je connais enfin le bonheur de vivre! Et c'est aussi pour cela que je tremble: si notre bonheur allait être interrompu! Si quelque catastrophe imprévue allait nous séparer!.... Oh! il me semble que je mourrais si je ne devais plus vous voir!

Raymond souriait, et il dit:

—Eloignez toute crainte. Soutenu par mon amour, j'ai fait des prodiges; j'ai si courageusement travaillé que je touche à mon but: j'entrevois, dans un avenir très prochain, la réalisation de mes désirs les plus ambitieux. Qui nous menacerait, puisque votre père songe à peine à vous? Et quel triomphe lorsque, dans peu d'années, je pourrai me présenter à lui, lui dévoiler qui je suis, lui dire ce que j'ai fait pour vous conquérir!....

—Ah! ce jour-là, Raymond, je serai trop heureuse!.... Adieu.... A demain!

—Geneviève, ne daignerez-vous pas me permettre de revenir, ce soir, ici, quand votre père et votre frère seront sortis, que toute votre maison sera endormie?.... Ce soir, je pourrais quitter ma grand'mère....

—Non, répondit Geneviève avec une délicieuse chasteté, non! Vous savez bien que je ne puis vous voir que dans la pureté du jour. Adieu!

Il lui baisa encore la main, puis sauta sur la route et demeura quelques instants immobile, la contemplant avec un ardent amour. Elle eut, la première, le courage de s'arracher à cette troublante caresse du regard. Des deux mains, elle envoya un baiser à Raymond, puis s'enfuit vers la villa.

—Fiez-vous-en donc à ces petites saintes! prononça alors, avec une terrible ironie, le vicomte de la Terrade. Et que voilà un amour dangereux et inopportun!.... Je crains, mademoiselle Geneviève, que vos jolis rêves ne soient interrompus avant longtemps. Allons prévenir mon cher père, qui ne doit pas s'attendre à semblable découverte!

Le vicomte sortit prudemment de sa cachette, contourna le parc par des chemins ombreux et se décida enfin à entrer dans la villa. Il monta aussitôt à la chambre de son père et frappa de petits coups. Au bout d'un instant, le comte de la Terrade, s'enveloppant hâtivement d'une robe de chambre, venait ouvrir à son fils; et le voyant tout pâle, les yeux battus, et encore en habit, il l'apostropha:

—Te voici, garnement! C'est à cette heure que tu daignes rentrer de ton club? Tu dois avoir quelque fameuse culotte à payer pour oser te permettre de me déranger avant neuf heures!

—Pardon, papa, fit le jeune homme en refermant la porte; veuillez baisser un peu le ton de votre voix et vous éviter une mercuriale parfaitement inutile. Je n'ai pas pris la moindre culotte, j'ai même raflé une soixantaine de louis à d'aimables compagnons. Il ne s'agit pas de moi, d'ailleurs, mais de notre cher ami le baron de Candia, qui m'a chargé de vous dire qu'il ne pourrait venir aujourd'hui à Epinay et qu'il désirerait avoir avec vous une nouvelle entrevue.

Au nom du baron de Candia, la colère du comte de la Terrade était tombée comme par enchantement.

—Le baron reprendrait-il sa parole? interrogea-t-il avec une nuance d'effroi.

—Non, mon père, tranquillisez-vous; mais le baron est, avant tout, un homme de chiffres, un homme qui, dans les moindres combinaisons, ne laisse rien au hasard; et il ne consentira à être présenté à Geneviève que lorsque certaines questions assez délicates auront été minutieusement examinées et résolues, d'un commun accord, entre vous et lui.

—Il ne me reste, pour ma part, qu'à m'assurer du consentement de Geneviève. Et, ce matin, je lui annoncerai...

—Que vous avez daigné lui choisir un époux? dit gouailleusement le vicomte.

—Mais oui, tout simplement! répliqua son père, d'un ton protecteur: c'est une bonne petite fille, très naïve, très aimante, très respectueuse des volontés de son père; je l'ai tenue assez sévèrement éloignée du monde pour que personne ne lui ait glissé des idées romanesques.. D'ailleurs, Candia est bel homme... Et, dans un mois, ma fille sera baronne de Candia et nous.... délivrés de tous nos ennuis!

—Je crains, mon père, que votre espoir ne se réalise pas aussi simplement que vous vous l'imaginez....

—Et la raison, monsieur le mauvais sujet?

—C'est que ma sœur a déjà disposé d'elle-même.

—Ma fille! Geneviève a un amant? s'écria le comte bouleversé.

—Pas encore, mon père, mais un amoureux qui nous donnera, sans doute, du fil à retordre!

II

GENEVIÈVE.

Mlle de la Terrade venait d'achever sa toilette, et, fraîche comme une fleur dont le soleil n'a pas encore bu toutes les gouttes de rosée, elle disposait, sur une table, en pleine lumière, devant la fenêtre de sa chambre une grosse touffe de roses, qu'elle allait peindre à l'aquarelle.

Et, jetant un coup d'œil sur cette modeste chambre, où sa vie s'était écoulée comme en une prison, elle était surprise de la trouver plus jolie que de coutume: jamais le jour n'y était entré si triomphalement, jamais ses vieilles étoffes passées n'avaient eu ces tendres nuances, jamais elle n'avait éprouvé à ce point le charme pénétrant de ce nid, de cette retraite qu'elle avait dû orner, embellir de ses mains. On n'y voyait guère de bibelots, aucun de ces souvenirs chatoyants, que les jeunes filles rapportent des cotillons, aucune de ces choses insignifiantes et si gracieuses dont elles aiment à s'entourer, comme un bouquet d'autour de dentelles et de rubans. Elle n'avait pas connu les galeries pleines de sourires qui accueillent les jeunes filles à leur entrée dans la vie. Elle n'avait pas d'amie, plus même de compagne depuis que, son éducation terminée, on avait renvoyé son institutrice.

Et les tapisseries qui garnissaient ses meubles, les cadres de peluche qui entouraient les photographies de son père, de sa mère morte et de son frère, les voiles de ses fauteuils, les rideaux de guipure de ses fenêtres, tout était sorti de son imagination, de ses mains. Pendant deux années, elle avait trompé sa solitude par mille travaux délicats, et, sentant que le cœur des siens lui était fermé, elle avait aimé cette chambrette comme une amie..... Elle y passait sa vie, rêvant sous un ravissant portrait de sa mère, peint par Léon Bonnat.

Et, ce matin, elle allait travailler avec une délicieuse fièvre; car le petit tableau qu'elle voulait faire, elle le destinait à Raymond: il lui avait si tendrement dit qu'il désirait posséder quelque chose d'elle!....

Et, comme elle s'installait, ses pinceaux à la main, son carton sur les genoux, satisfaite de l'arrangement de ses fleurs, elle entendit une porte qui s'ouvrait derrière elle; elle se retourna en poussant un cri de surprise, son père entrait dans sa chambre.

—Suis-je indiscret? demanda-t-il aimablement. Dois-je me retirer?

—Non, murmura-t-elle, toute rougissante, mais je suis si peu habituée à recevoir votre visite!....

Et elle s'avançait tendrement vers lui, lui donnait respectueusement son front à baiser. Elle n'osait pas l'entourer de ses bras, sachant qu'il détestait les effusions qui détruisent la bonne harmonie d'une toilette d'élégant, surtout lorsqu'il était correctement vêtu comme ce matin, cambré en sa redingote de drap gris, la boutonnière fleurie, le carreau impeccablement planté devant l'œil, et la moustache soigneusement retroussée comme celle d'un chat. Il la baisa du bout des lèvres daigna lui donner une petite tape sur la joue, puis, de sa canne à bec d'argent ciselé, désignant les fleurs, le carton, les pinceaux:

—Je dérange une séance de peinture?

—Oh! j'allais faire une simple petite ébauche; je ne sais pas peindre, mon père.

—Eh, morbleu, pourquoi faire la modeste! s'écria le comte. Ma parole! comme je le disais, hier, au club, il y a, chez messieurs les aquarellistes, un tas de choses qui ne valent pas ce que tu fais....Seulement, tu es une violette, toi! Tu as mille qualités que d'autres ne soupçonneraient pas, mais qui n'ont pas échappé à ton père: votre parfum de tendresse aura été le bonheur de ma vie, ma chère enfant.

La jeune fille, stupéfaite, s'avança de nouveau vers son père; et, les larmes aux yeux, elle allait lui dire combien elle était heureuse de cette minute d'abandon, la première depuis bien des années.... Elle ne sut pas s'exprimer. Elle embrassa seulement le comte de la Terrade; et il se laissa faire.

Puis tandis que sa fille tout émue tombait sur une chaise, il se mit à marcher par la chambre, battant l'air de sa canne, et il disait avec une bienveillante hauteur:

—Je vois que je t'étonne, mon enfant? Me prends-tu donc pour un père indifférent?...... Je sais bien que j'ai des allures un peu froides, et je n'ai jamais compris les élans de tendresse auxquels on s'abandonne dans la petite bourgeoisie; ta mère, qui était d'ailleurs une excellente femme, tombait un peu dans ce travers...... Mais je n'ai pas cessé, un seul jour, de songer à toi, à ton avenir!......

—Mon avenir...... murmura Geneviève avec un effroi soudain.

—Hélas! fit le comte d'un ton d'indicible mélancolie. J'aurais certes désiré te conserver longtemps, longtemps encore, près de moi...... Ton petit bonjour le matin, ta caresse le soir, lorsque mes affaires ne me retenaient pas à Paris, c'était ma joie, la consolation du vide que ta pauvre mère a laissé dans mon existence...... Mais je serai fort contre mon cœur; dans la vie, le cœur doit souvent se taire devant la raison. Et, comme j'ai trouvé pour toi le parti le plus brillant que tu puisses rêver, le mariage le plus séduisant......

—Me marier!.... moi, mon père!

La jeune fille s'était levée et répétait avec angoisse:

—Me marier!.... Moi! me marier!

—Eh, mais, fit le comte, d'une voix sèche, qu'y a-t-il donc qui puisse te déplaire dans l'idée du mariage? Tu n'as pas, je pense, l'intention de te cloîtrer pour la vie?

—Je vous demande pardon, mon père, bégaya Geneviève, retombant sur sa chaise et se passant la main sur les yeux, je vous demande pardon...... Mais je m'attendais si peu à une semblable communication!

—Tu n'avais donc jamais songé au mariage? prononça le comte, très moqueur. Eh bien! il faut l'envisager, et tu peux le faire sans la moindre inquiétude: si l'homme à qui je te destine ne porte pas un grand nom, il est de bonne noblesse. Il possède une très belle fortune; mais je n'insiste pas là-dessus, te sachant désintéressée. Ce que tu apprécieras mieux, c'est qu'il a une âme énergique, qu'il est fier, de haut caractère et que, sans que tu le connaisses, il t'a vue et ne demande qu'à t'adorer....